

E/1977.automne — André Malraux, «Entretien avec Monsieur André Malraux», entretien accordé à Karthy Sishupal le 5 février 1976 à Verrières-le-Buisson, *Mélanges Malraux miscellany* [Laramie, Wyoming], vol. IX, n° 2 et vol. X, n° 1, automne 1977 et printemps 1978 : «André Malraux : a memorial issue», p. 55-60.

André Malraux

Entretien avec M. André Malraux par Karthy Sishupal

Au cours d'une interview qui nous a été très aimablement accordée le 5 février 1974, à Verrières-le-Buisson, l'auteur de *La Condition humaine* s'expliqua sur sa vision de l'Asie et sur l'art en général – et sur l'Inde en particulier, en répondant à nos questions. Nous sommes très heureux de pouvoir présenter cet «inédit» – qui garde tout le ton d'un entretien à vive voix – aux lecteurs des *Mélanges-Malraux-Miscellany*.

K. Sishupal — Avez-vous une vision globale de l'Asie ?

A. Malraux — Je crois que l'Asie, c'est une invention des Européens. Il n'y a pas d'Asie. Les Européens ont cru à l'Asie quand ? D'une part quand ils ont formé la chrétienté. Alors l'Asie, c'était les païens civilisés. Pas les nègres, mais les païens civilisés. L'Amérique n'était pas découverte. C'était des païens, mais avec d'anciennes civilisations : Perse, Inde, Chine.

Et puis, au dix-neuvième siècle, l'Asie, c'étaient les pays qui n'avaient pas de grande industrie. Mais sérieusement, tout cela n'existe pas pour moi. Il n'y a aucun point commun vrai entre l'Inde et la Chine. Ce sont des choses totalement différentes. Alors, les Européens les trouvent semblables pour de petites raisons. Vrai, disons, il y a cent ans, l'Inde et la Chine étaient des pays relativement sous-développés... Il y a trois

très grandes civilisations fondamentales : la civilisation iranienne, la civilisation indienne, la civilisation chinoise (vous voyez, en allant vers l'Est). Ce sont des mondes absolument fermés, complets, qui existent par eux-mêmes et qui ont eu des communications entre eux. Mais je dirai que, pour moi, la notion de l'Asie est complètement une notion d'Européen qui cherche des différences par rapport à l'Europe. Alors essentiellement je me refuse tout à fait à considérer comme identique la civilisation chinoise et la civilisation indienne.

L'Inde représente une réalité métaphysique, spirituelle, religieuse (mettons tous les adjectifs, mais vous voyez bien ce que je veux dire) que l'Asie ne représente pas du tout. La Chine est le pays le moins religieux du monde dans sa civilisation, alors que la réalité métaphysique est déjà dans les Védas.

K. Sishupal — Croyez-vous que l'art est capable de refléter complètement une civilisation ?

A. Malraux — Pas du tout. Pas du tout. Je crois que c'est excessivement important, mais cela donne une certaine couleur dans un domaine particulier. Dans vos études avez-vous lu Platon ? C'est le plus grand philosophe grec, et l'un de ses plus grands textes s'appelle *Le Mythe de la caverne*. Là, il dit ceci : Les hommes sont au fond d'une caverne, et il y a l'entrée de la caverne. Puis devant passent des personnages et le soleil fait de grandes ombres sur le fond de la caverne. Les hommes ne voient jamais que les ombres, et ils croient que ce sont des dieux et que les dieux sont comme cela parce que jamais ils ne verront les vrais. Les hommes ne pourront jamais sortir de la caverne; ils ne verront jamais que les ombres.

Eh bien, l'art c'est comme les ombres. C'est une réalité d'un peuple, d'une nation ou d'une race, et c'est particulier. L'art de l'Inde n'est pas l'art de la Chine, mais cela ne lui ressemble pas plus que les ombres ne ressemblent aux personnages qui passent à travers la caverne. Autrement dit, cela ne ressemble jamais. Cela n'est pas pareil.

Mais je ne crois pas non plus qu'il y ait un autre domaine de compréhension totale d'un pays... Le domaine de compréhension le plus grand serait – aurait été – la religion, pas forcément maintenant mais dans les grandes époques religieuses. Oui, on peut dire

qu'au douzième siècle en France, chez vous sous les «Gouptas», la notion religieuse est une des plus fortes sur la chrétienté ou sur l'Inde; mais pas actuellement.

K. Sishupal — Croyez-vous que les anciennes valeurs survivront dans l'Inde moderne ?

A. Malraux — Vous êtes tout de même le seul pays qui ait fait une révolution pour des raisons morales. Il n'y a qu'un seul Gandhi. Je ne ferai pas de prophétie. Mais je suis assez optimiste. Parce que j'ai vu l'Inde au temps des Anglais; j'ai vu l'Inde au début de l'Indépendance; j'ai revu l'Inde l'année dernière. Les progrès sont immenses. Bien sûr, tout n'ira pas en même temps. Bien sûr, tout est difficile. J'ai connu la Russie assez tôt après la Révolution. C'était assez terrible. Mais la force est venue. Je crois que l'Inde est en train de devenir l'Inde. Mais peut-être faudra-t-il un assez long temps. Alors en ce qui me concerne, je ne peux pas dire de prophétie. Mais je peux dire ceci : Ou bien l'Inde devient un pays de type européen – c'est possible que le monde tout entier devienne à peu près européen. Dans ce cas-là, on ne peut rien prévoir, car cela dépend des conditions historiques, des guerres, de la condition sociale, etc. – Ou, ce qui est tout à fait possible aussi : l'Inde se modernise mais conserve ses données profondément spécifiques, disons l'obsession métaphysique, l'obsession morale, etc. Alors, dans ce cas-là, la prophétie est facile. Ce sera un des plus grands pays du monde, et c'est même peut-être le seul pays qui ait réellement vécu sur des valeurs spirituelles. Alors je parle, bien entendu, avec toutes les réserves qu'on voudra. Mais je n'ai pas envie de faire une Inde de paravents ou d'éventails (que j'aime bien – il y en a aussi beaucoup dans d'autres pays, je sais bien) – tout ce qui est le passif.

Mais c'est tout de même, avec tout cela, un pays qui a une sorte de charge sur l'esprit. Il y a une responsabilité de l'Inde dans le destin du monde.

K. Sishupal — L'Inde n'est-elle pas un pays de misère pour les Européens ?

A. Malraux — Je n'ai pas eu ce sentiment. Au contraire, j'ai beaucoup plutôt le sentiment d'une très grande différence suivant les endroits. Par exemple, à Calcutta j'ai eu une grande impression de misère. Mais j'ai eu une grande impression de misère

autrefois à Delhi; plus maintenant. Par exemple, l'année dernière je n'ai pas vu un Intouchable à Delhi. Il y a six ans, plus de vaches à Delhi !

K. Sishupal — Mais les vaches ne font pas de mal !

A. Malraux — Mais quel symbole ! quel symbole, n'est-ce pas ! Cela représente quand même une organisation considérable... Mais les vaches ne feraient pas de mal non plus à Paris, mais il n'y en a pas ! – Il est bien entendu que l'Inde a un certain nombre de problèmes terribles. On ne les résoudra pas en quelques années. Mais chercher ce qu'il y a d'épouvantable, c'est vraiment trop facile. Quelque soit le gouvernement dans l'Inde, je ne pense pas qu'il puisse résoudre le problème de la misère en moins de vingt ans – pour aboutir à peu près à la nourriture pour chacun. Staline disait qu'il y était arrivé à la veille de la guerre, disons en 1938. La Révolution est en 1917, cela fait vingt et un ans.

K. Sishupal — Ne croyez-vous pas qu'une langue comme l'hindi par exemple est un élément important pour l'unité nationale de l'Inde ?

A. Malraux — Nehru me disait que l'hindi n'était tout de même pas une vraie langue et que par exemple pour les idées c'était élémentaire. Il disait ou bien si on parle de la religion ou de la métaphysique il faut prendre le sanskrit; ou bien si on parle d'action il faut prendre l'anglais. En plus l'hindi c'est insuffisant (pour le monde moderne). Et j'ai été très frappé parce que quand j'ai quitté l'Inde cette fois-là, j'avais fait un message d'adieu à la radio «Air Bengal». C'est lui qui l'a traduit en hindi, et il a eu énormément de mal. Il avait appelé plusieurs amis pour l'aider à traduire, et traduire une allocution idéologique de français en hindi était difficile, alors qu'on aurait pu le traduire en sanskrit.

K. Sishupal — Le sanskrit est une langue morte, donc beaucoup plus difficile ?

A. Malraux — C'est ce qu'il disait. Moi, je m'en doute.

K. Sishupal — Il y a des ressemblances entre les structures du français et de l'hindi. C'est une langue facile que tout le monde peut apprendre.

A. Malraux — Même pour les sciences ? Parce que j'ai le sentiment que vous avez la même difficulté que les Arabes. Mes amis arabes disent : «L'arabe est une

langue très riche, mais nous ne pouvons pas nous en servir pour les sciences. Nous sommes obligés de reprendre une question scientifique dans une grande langue étrangère». Donc, ils veulent apprendre pour la science le français ou l'allemand.

K. Sishupal — Comment pourrait-on réaliser l'unité d'un pays si divisé linguistiquement ?

A. Malraux — Il me semble que ce sont deux questions. Comment peut-on avoir une langue commune pour l'ensemble de l'Inde ? Et quelle langue peut-on choisir comme grande langue de culture moderne ? Alors, peut-être pourrait-on choisir, modifier l'hindi, enrichir l'hindi pour en faire une langue de culture moderne. C'est ce qu'ils essayent de faire, les Arabes en Egypte, en effet. On fait modifier l'arabe de façon à avoir tout un vocabulaire nouveau qui permet d'utiliser l'arabe pour les sciences.

K. Sishupal — L'hindi moderne a déjà emprunté beaucoup de son vocabulaire du sanskrit.

A. Malraux — Ça, je sais, mais je ne sais pas un mot d'hindi; je sais un peu de sanskrit. Mais mes amis de l'Inde me disaient que les études à travers même l'hindi sanskritisé sont beaucoup plus difficiles... Est-ce qu'il y aurait assez de maîtres pour enseigner l'hindi partout ?

K. Sishupal — Il y en a.

A. Malraux — Sinon il faut les former. Comment cela se passe-t-il pour un village important, mettons 2.000 habitants ? Est-ce qu'il y a une école correspondant à l'école communale de chez nous ?

K. Sishupal — Oui.

A. Malraux — Quel est le pourcentage des enfants qui y vont ?

K. Sishupal — Maintenant, c'est obligatoire. Tous les enfants âgés de quatre à cinq ans y vont.

A. Malraux — C'est obligatoire et appliqué ?

K. Sishupal — Dans ce sens, on a fait beaucoup de progrès.

A. Malraux — Cela m'intéresse beaucoup, ce que vous me dites. Je connais assez bien vos grandes universités; je ne connais pas du tout le reste.

K. Sishupal — Vous n'êtes pas allé à Kerala, dans le sud de l'Inde ?

A. Malraux — Pas cette fois-ci. Je suis allé dans le sud de l'Inde d'abord en 1929, puis en 1959; et puis je suis retourné cette fois-ci, l'année dernière, aux Indes mais je ne suis pas allé dans le sud. Seulement à Delhi, Agra, Bénarès, etc. Mais à Delhi j'ai trouvé une différence énorme; d'abord la construction et puis la modernisation.

K. Sishupal — Ne croyez-vous pas que la modernisation et l'accroissement des gratte-ciels sont en désaccord avec la vie du peuple ?

A. Malraux — Il y a des gratte-ciels pourquoi ? Parce qu'une toute petite partie de l'Inde a pris une importance énorme.

K. Sishupal — C'était cette sorte d'industrialisation, de modernisation de certaines villes qui a créé le trouble pour la Chine au début, n'est-ce pas ?

A. Malraux — Seulement les conditions; cela s'est passé autrement, n'est-ce pas ? D'abord la Chine n'a jamais eu le problème des Intouchables, un problème important pour l'Inde. C'est même un des problèmes les plus difficiles. Et puis la Chine a bien mieux; un moyen de communication à cause des fleuves. Depuis qu'on en a fini avec les grandes inondations, il y a tout de même que chaque fleuve est un moyen de communication. Vous, vous avez le Gange. Mais en Chine, c'est comme s'il y avait des Gange partout.